

Arnaud de la Croix

Ils admiraient Hitler

Portraits de 12 disciples du dictateur

Racine

Du même auteur

Degrelle, Racine, 2016.

Treize livres maudits, Racine, 2016.

La Religion d'Hitler, Racine, 2015.

Les Templiers, chevaliers du Christ ou hérétiques ?, Talandier, 2014.

Les Illuminati. La réalité derrière le mythe, Racine, 2014.

Hitler et la franc-maçonnerie, préface de François Delpla, Racine, 2013 ; Talandier, 2014 pour l'édition de poche. Ouvrage traduit en néerlandais.

L'École de la nuit, introduction à la magie noire, Camion noir, 2009.

Hildegarde de Bingen, la langue inconnue, Alphée, 2008.

L'Âge des ténèbres. La christianisation de l'Occident, Labor, 2006.

L'Ordre du Temple et le reniement du Christ, Éditions du Rocher, 2004.

Les Templiers. Au cœur des croisades, Éditions du Rocher, 2002. Ouvrage traduit en espagnol, en roumain et en polonais.

Arthur, Merlin et le Graal, un mythe revisité, Éditions du Rocher, 2001.

L'Érotisme au Moyen Âge, Talandier, 1999, 2003, 2013 pour l'édition de poche. Ouvrage traduit en allemand, en estonien, en japonais, en portugais et en polonais.

Sur les routes du Moyen Âge, Éditions du Rocher, 1997. Épuisé.

L'éditeur s'est efforcé de régler les droits des ayants droits conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs de droits que, malgré nos recherches, nous n'aurions pu retrouver sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

Illustration de couverture : Droits réservés

Couverture : Dominique Hambye

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2017

Tour & Taxis, Entrepôt royal

86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles

www.racine.be

D. 2017, 6852. 12

Dépôt légal : août 2017

ISBN 978-2-39025-014-2

Imprimé aux Pays-Bas

PRÉFACE

Édouard VIII d'Angleterre, Leni Riefenstahl, Martin Heidegger, Henry Ford, Charles Lindbergh, Robert Brasillach, Amin al-Husseini, Benito Mussolini, Léon Degrelle, Knut Hamsun, Alois Hudal, Howard Phillips Lovecraft : autant de célébrités qui ont aidé et soutenu Hitler à leur manière... et souvent à la sienne, en se coulant dans ce qu'il attendait d'elles. Il fallait qu'elles fussent douze, pour correspondre au nombre des apôtres de cet Antéchrist, à ceci près qu'aucune n'était un dignitaire de l'Église nazie, seul Heidegger ayant eu sa carte du Parti et seul Degrelle ayant servi sous le contrôle direct de l'appareil SS, si l'on excepte le Mussolini de la dernière période. Outre le parti-pris du nombre 12, Arnaud de la Croix a sans doute voulu éviter les couples trop proches : le sculpteur Arno Breker aurait doublonné avec la cinéaste Leni Riefenstahl, le juriste Schmitt avec le philosophe Heidegger, l'écrivain Céline avec son confrère Brasillach, l'Américain Lindbergh avec son compatriote Joseph Kennedy... Telle qu'elle est, cette galerie de portraits, riches en notations vivantes et précises, montre la force d'attraction du nazisme en général et de son chef en particulier, d'une manière d'autant plus éclatante que les Allemands, dont l'admiration envers Hitler pouvait se mâtinier de patriotisme ou de suivisme de façon souvent inextricable, y sont très minoritaires. Le nazisme avait su séduire hors de ses frontières par son exaltation d'une race « nordique », son anticommunisme et son antisémitisme.

Ce livre est doté d'une brève conclusion, qui met essentiellement en valeur le rôle de l'antisémitisme dans l'attraction exercée par le dictateur allemand sur tous ces personnages. Il appellera de

nouvelles réflexions sur le charme étrange de cet être maléfique comme sur ses techniques de manipulation. Le messianisme des civilisations chrétiennes, par exemple, a pu prédisposer certains comme Knut Hamsun ou Leni Riefenstahl ou encore Howard Phillips Lovecraft à suivre un succédané de Messie. Inversement, un Lovecraft, rendu raciste par la peur du déclassement dans la société américaine, sera plus effrayé encore par Hitler une fois celui-ci au pouvoir depuis quelques années et se rabattra sur le New Deal de Roosevelt. Ce contre-exemple final peut servir de morale à l'histoire : le pire n'est pas fatal et l'homme peut évoluer dans tous les sens, y compris le meilleur.

François Delpla

Chapitre I

ÉDOUARD VIII (1894-1972)

En juillet 2015, une vente aux enchères organisée par une maison galloise et la découverte conjointe d'un petit film amateur de 17 secondes rendue publique par les bons soins d'un tabloïd à sensation, *The Sun*, mirent en émoi la Grande-Bretagne.

La vente aux enchères révélait au grand jour différents clichés où l'on voyait le duc de Windsor, ex-roi d'Angleterre, faire le salut nazi. Il posait, sourire aux lèvres et bras tendu, au milieu d'un parterre de hauts responsables du régime. Ces photographies avaient été prises lors du voyage effectué en Allemagne par l'ex-souverain et son épouse, Wallis Simpson, à l'automne 1937.

Le petit film, lui, montrait la toute jeune Élisabeth, 7 ans, apprenant à faire le salut hitlérien. Derrière la future reine d'Angleterre, dans un jardin anglais, on voyait distinctement l'homme qui lui apprenait, en riant, à faire ce geste. Il s'agissait encore une fois d'Édouard, alors prince de Galles, que ses proches appelaient familièrement David.

La petite fille ne pouvait, vu son âge, en 1933, l'année de la prise du pouvoir par Hitler en Allemagne, comprendre la signification de son geste. Mais son oncle, lui, la comprenait fort bien.

Né à la fin du XIX^e siècle, l'homme qui, du 20 janvier au 13 décembre 1936, régna sur le Royaume-Uni, l'Irlande, les Dominions britanniques et l'Empire des Indes, était-il nazi ?

On le savait opposé à l'entrée de la Grande-Bretagne dans la guerre contre l'Allemagne, on savait également qu'il s'était montré très intéressé par le « système social » instauré par Hitler, mais les choses n'allaient-elles pas beaucoup plus loin, ainsi que le suggéraient ces documents soudain ressurgis ?

Un certain nombre d'éléments d'information permettent à présent de comprendre un peu mieux la personnalité de ce souverain atypique et très secret, contraint à l'abdication fin 1936. Informations recueillies avec difficulté, tant il est vrai que les services secrets britanniques ont procédé, à dater de 1945, au « nettoyage » des archives compromettantes, en particulier en Allemagne¹. Dans le même temps, on voyait fleurir le mythe selon lequel « les Britanniques étaient unanimement derrière Churchill avant et pendant la Seconde Guerre mondiale ».

Ce mythe, observe l'historien François Kersaudy, est basé sur trois facteurs. Une unanimité de façade régnait à Londres durant le conflit. Unanimité dont ont pu témoigner les membres des différents gouvernements exilés dans la capitale britannique. Churchill lui-même, dans ses *Mémoires de guerre*, gomme encore les aspérités.

« Enfin, indique Kersaudy, du fait de la conclusion victorieuse de la guerre, ceux qui critiquaient la façon dont elle était menée se sont généralement abstenus de s'en vanter après-coup. » Constat qui s'applique particulièrement bien à la personne d'Édouard VIII, coulant après-guerre, en compagnie de Wallis Simpson, des jours paisibles au sein de la jet-set internationale. *L'Histoire d'un roi*, mémoires rédigés avec l'aide d'un collaborateur du magazine *Life*, qu'il se mit en tête, en 1951, de publier, traite Hitler en termes peu amènes, tout en tentant de justifier les prises de position de l'ex-souverain à l'époque :

« En dépit de l'extraordinaire emprise d'Hitler sur le peuple allemand, leur *Führer* m'apparaissait comme une figure plutôt ridicule, avec ses attitudes théâtrales et ses prétentions boursouflées. Néanmoins, avec la connaissance que j'avais eue de l'Allemagne avant la guerre, j'admirais ce peuple, j'éprouvais de la sympathie pour bon nombre de ses aspirations, et je continuais d'espérer que ses solides vertus finiraient par prendre le pas sur sa vanité et sur ses ambitions terrifiantes, et le ramèneraient aux façons de la bonne société. »

Ainsi, dans l'esprit d'Édouard, le « peuple allemand » devait absolument être distingué d'Hitler, qui, arrivé au pouvoir par des

1 Les notes et références se trouvent en fin de volume.

voies légales, exerçait cependant sur ce même peuple une « extraordinaire emprise ». Comment, doit-on se demander, un peuple admirable, sympathique et de bonne compagnie comme celui-là pouvait-il se trouver sous l'emprise d'un clown ridicule ?

Très complaisant vis-à-vis de l'Allemagne nazie et son *Führer* avant la Seconde Guerre mondiale, le discours adopté par l'ex-souverain britannique est en réalité double après celle-ci. Publiquement, dans ses mémoires, il tient à nous convaincre qu'il n'a jamais été dupe des contorsions et prétentions du dictateur. Pourtant, en privé, il déclare vers 1960 à son ami l'écrivain Patrick Balfour, baron Kinross : « *I never thought Hitler was such a bad chap* » (« Je n'ai jamais pensé qu'Hitler était un si mauvais gars »).

Lors d'un autre entretien privé, le duc affirme au sujet d'Hitler : « *He killed only six millions of them. He didn't finish the job* » (« Il en a tué seulement six millions. Il n'a pas fini le travail »).

Qu'en était-il avant la Seconde Guerre mondiale, quelle attitude avait alors adoptée Édouard ?

C'est précisément au lendemain de la mort du roi anglais George V, le soir du 20 janvier 1936, qu'Hitler s'était mis en tête de réoccuper militairement la Rhénanie, une opération qu'il avait initialement envisagée pour 1937. La zone avait été démilitarisée à la demande des Français, qui craignaient pour leur sécurité. Dès le lendemain de la mort de George V, l'ambassadeur du *Reich* à Washington télégraphia à Berlin une importante information qu'il avait recueillie auprès du chef du département Europe de l'Ouest du ministère américain des Affaires étrangères. Ce dernier avait certifié à l'ambassadeur allemand que le nouveau roi d'Angleterre « désapprouvait les efforts de la France en vue de ressusciter l'Entente cordiale [les accords bilatéraux de 1904 entre la France et l'Angleterre] afin de placer la Grande-Bretagne à la remorque de la France ». Édouard VIII avait également précisé à l'Américain qu'« il avait beaucoup de sympathie pour la situation difficile de l'Allemagne ».

Nul doute qu'Hitler anticipa l'opération parce qu'il jugeait le contexte international favorable. En cas d'intervention armée des membres de l'Entente, il aurait dû se plier à leurs exigences, le réarmement du *Reich*, insuffisant à l'époque, n'étant pas encore

de taille à leur résister. Le 7 mars 1936, les troupes allemandes pénétrèrent en Rhénanie sans coup férir.

Albert Speer, l'architecte et le confident du *Führer*, témoigne : « Ce jour-là, grande était sa nervosité dans l'attente des premières réactions. Dans les compartiments du wagon spécial qui, au soir de ce 7 mars, nous emportait vers Munich, la tension venue du salon du *Führer* était extrême. Dans une gare, on nous transmit la nouvelle. "Enfin, respira Hitler soulagé, le roi d'Angleterre n'interviendra pas. Il tient sa promesse. Demain tout ira bien." La réaction d'Hitler trahissait son ignorance des maigres possibilités constitutionnelles de la couronne d'Angleterre dans ses rapports avec le Parlement et le gouvernement. Toutefois, il est probable qu'une intervention armée aurait dû recevoir l'approbation du [R]oi et peut-être était-ce à ce mécanisme qu'[']Hitler faisait allusion. »

Quoi qu'il en soit, il ressort de ce témoignage qu'Édouard aurait « promis » que l'Angleterre n'interviendrait pas. L'un des canaux via lesquels une telle « promesse » pourrait avoir transité était probablement le duc de Cobourg. Ce dernier, rapporte l'historien américain John Toland en 1976, eut durant le premier mois de règne d'Édouard VIII trois entretiens avec le nouveau monarque. Poussant à cette occasion le Roi à encourager une rencontre entre Baldwin, le Premier ministre britannique, et le chancelier allemand, Cobourg se vit répondre : « Qui est le roi, ici ? Baldwin ou moi ? Je souhaite parler moi-même à Hitler, et le ferai ici ou en Allemagne. Veuillez le lui dire. »

Lorsque Mussolini, de son côté, envahit l'Éthiopie au cours d'une campagne qui s'acheva début mai 1936, le nouveau monarque refusa, en juin, de recevoir au palais de Buckingham le Négus, empereur éthiopien en exil. Édouard rapporte dans ses mémoires qu'Anthony Eden, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, lui avait suggéré que ce serait de sa part « un geste populaire »... « Populaire auprès de qui, demandai-je. Certainement pas auprès des Italiens. »

Comment expliquer la « sympathie », pour reprendre son propre terme, qu'éprouvait le Roi pour les régimes mussolinien et hitlérien ?

Son ascendance joua vraisemblablement un rôle important. Le tsar Nicolas II était son parrain, de même que le *Kaiser* Guillaume II, chez qui il passa des vacances en 1913, à la veille du premier conflit mondial. Édouard était apparenté au *Kaiser*, comme l'était également le roi des Belges. Ce n'est qu'en 1917 que les monarques anglais, de la dynastie des Saxe-Cobourg-Gotha, abandonnèrent ce patronyme germanique pour adopter celui, plus shakespearien, de Windsor.

Le massacre de la famille impériale russe, accompli sur l'ordre de Lénine dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 à Ekaterinbourg, signifiait, pour Édouard, alors âgé de 24 ans, un avertissement de l'histoire. Toute sa vie, il garderait la crainte et la haine des « rouges ». Son père, George V, avait voulu porter secours au tsar en détention et en voulait clairement aux « politiciens » de ne pas l'avoir suivi dans cette voie.

C'est à la suite de la révolution bolchevique en 1917, puis de l'effondrement en 1918 de l'Empire austro-hongrois et de la fuite de l'empereur d'Allemagne et de son fils, réfugiés aux Pays-Bas, que la famille royale d'Angleterre, souhaitant redorer son blason, envoya dans les années 1920 le jeune et séduisant Édouard, alors prince de Galles, sillonner dans tous les sens l'Empire britannique.

La campagne s'avéra un succès : le prince devint l'altesse royale la plus photographiée de son temps. Ce statut de vedette lui monta-t-il quelque peu à la tête ? Ce n'est pas impossible.

Édouard avait, peu après sa naissance en 1894, encore été tenu sur ses genoux par la reine Victoria, ainsi qu'en témoigne une photographie de l'époque. Il voyait en son père, monté sur le trône en 1911, un homme de « l'ancien temps ». « Il croyait en Dieu, écrit-il avec un soupçon d'ironie, en l'invincibilité de la Maison royale, et au bon droit de tout ce qui était Britannique. »

Le terme qui revient le plus souvent sous la plume d'Édouard, lorsqu'il est question de George V, c'est « rigidité ». L'éducation que reçut son fils est tout à fait comparable à celle qui fut imposée à son contemporain le futur roi des Belges Léopold III, né, lui, en 1901. « La moindre velléité d'initiative nous était interdite, indique à ce sujet la sœur cadette de Léopold. Notre spontanéité en souffrit. »

Chez Édouard, une forme de « rébellion » s'ensuivit. Aux yeux de la cour comme de l'*establishment*, il suffisait de peu : que le prince apparaisse photographié dans la presse sans arborer de couvre-chef par temps de pluie constituait déjà un scandale.

Par contre, de ses vacances en Allemagne, à Pâques et à l'été 1913, Édouard conserva un souvenir ému : « Le but de ces deux voyages était d'améliorer mon allemand et de m'apprendre à connaître ce peuple vigoureux dont le sang coule en abondance dans mes veines. Car j'étais apparenté de façon ou d'autre à la plupart des nombreuses maisons souveraines qui régnaient alors sur l'Allemagne. [...] Avec la défaite de 1918, la puissance de ces hiérarchies sur lesquelles reposait toute l'ancienne structure sociale du *Reich* s'effondra presque en une nuit. »

Le 5 novembre 1918, six jours avant l'armistice, il écrit à son père : « Il semble y avoir dans les pays ennemis [de l'Angleterre] une véritable épidémie de révolutions et d'abdications, ce qui annonce des temps difficiles pour les monarchies survivantes. »

Outre son ascendance allemande et l'attachement qu'il éprouvait pour le sang de ce peuple vigoureux qui coulait dans ses propres veines, outre la crainte qu'il ressentait vis-à-vis du communisme susceptible de balayer la monarchie, un événement marqua profondément la personnalité d'Édouard : la guerre.

Il vécut le premier conflit mondial comme une expérience traumatisante. Et ceci, avant même d'être envoyé, à sa demande et nonobstant les réserves paternelles, sur le théâtre des opérations : « Bientôt, dit-il, les listes redoutées de nos pertes commencèrent à être publiées, et j'y trouvais les noms de mes amis, y compris ceux de camarades de la veille, officiers dans la brigade de la Garde avec lesquels je m'entraînais quelques semaines plus tôt [...] provoquant cette exclamation dans mon journal : "Il ne me restera bientôt plus un seul ami !" Au milieu de tous ces incroyables sacrifices, mes efforts pour trouver une place honorable dans la bataille étaient de peu d'importance, sauf à mes propres yeux. »

Le 29 septembre 1915, tandis que la Garde du Roi, à laquelle il appartenait, montait en ligne, il parla dans le journal qu'il tenait à l'époque des « quatre heures qui ser[ai]ent probablement les plus intéressantes de ma vie ! »

Hitler, également présent sur le front des Flandres, parlerait de cette expérience dans *Mein Kampf*, en 1924, comme de « la plus prodigieuse impression de toute mon existence ». Il avait 26 ans en 1915, et Édouard 21. Voici ce que rapporte ce dernier : « Nous marchions sur la route vers le Rutoire, une ferme en ruines, solitaire, dans la plaine qui s'étend vers Loos, mais une de nos batteries qui se trouvait à mi-chemin fut bombardée et un obus éclata à quarante mètres de nous. Il ne fut plus question après cela de promenade à l'air libre, et nous progressâmes dans la boue d'un ancien boyau jusqu'au quartier général de la première brigade de la Garde dans la ferme en ruines... Puis après une courte palabre... en avant jusqu'à un poste d'observation [...] et puis nous avons grimpé par-dessus le parapet jusqu'au *no man's land* et à l'ancienne première ligne allemande, après "l'arbre solitaire". Nous sommes descendus dans la tranchée allemande [...]. Nous avons pu ainsi nous rendre compte exactement de ce que les formations d'assaut de la division avaient eu à faire dans la matinée du 25 : elles avaient chargé à découvert pendant plus de trois cents mètres et passé "l'arbre solitaire", après que les gaz avaient été lancés contre elles. Naturellement, les morts sont sans sépulture, là où ils sont tombés et dans la même posture. On ne peut se faire une idée de l'horreur de tout cela ! Ces cadavres offrent un spectacle pathétique et affreux. [...] C'est ma première vision réelle de la guerre, et elle m'a remué et impressionné terriblement. [...] Cette offensive est un échec... J'ai beaucoup vu et beaucoup appris sur la guerre dans cette journée ! »

À la demande expresse de son père, Édouard avait été tenu le plus souvent éloigné du front, du « carnage indescriptible », tandis, écrit-il avec quelque remords, que des « types magnifiques, au lieu de rester à l'arrière assis à faire si peu de choses [...], sacrifiaient leur vie ! »

En 1917, dit-il, après avoir vu la grande offensive commencer avec optimisme et échouer avec des pertes massives, il se mit à partager le « cynisme de l'avant » : « La déception générale, les scènes d'horreur à n'en plus finir, sans parler de plusieurs occasions où je l'avais échappé de justesse, tous ces facteurs avaient produit leur effet. »

Moins de vingt ans plus tard, Édouard, dans le camp des vainqueurs, ne pourrait se résoudre à ce qu'une pareille boucherie se reproduise. Tandis qu'Adolf Hitler, dans le camp des vaincus, prendrait la résolution exactement contraire. «Ainsi, écrit-il dans *Mein Kampf*, vains étaient tous les sacrifices et toutes les privations, c'est en vain que l'on avait souffert de la faim et de la soif durant d'interminables mois, vaines les heures pendant lesquelles, serrés par l'angoisse de la mort, nous accomplissions néanmoins notre devoir ; inutile, le trépas de deux millions d'hommes qui trouvèrent la mort.»

Leurs tombes, devant l'échec absurde, ne devaient-elles pas s'ouvrir, laisser sortir les «cadavres des fantômes vengeurs, les héros muets, couverts de boue et de sang» ?

De cet échec insupportable, Hitler désignait les coupables : les « marxistes », ces politiciens qui, alors que la victoire était à la portée des armées allemandes et autrichiennes, victorieuses à l'Est, avaient signé l'armistice de novembre 1918. Derrière les « criminels de novembre » se dissimulaient selon lui les Juifs, profiteurs de guerre et fauteurs de troubles.

Édouard, comme Hitler, se voyait comme «un homme né de cette guerre». Un homme, observe-t-il dans ses mémoires, à qui cette expérience donnait d'«étranges idées nouvelles». Des idées qui devaient le conduire, ajoute-t-il, à une «divergence de vues» avec son père. Il ne précise pas de quelles idées il s'agit, se contentant de dire qu'il était désormais habité d'un «désir apparemment insensé de changement dans tous les domaines».

Ces idées n'étaient pas celles de l'*establishment* conservateur, ces «traditions victoriennes et édouardiennes» qui imprégnaient précisément son père. Ce n'étaient certainement pas non plus les idées communistes : en 1951, dans ses mémoires, le duc de Windsor rappelle que «la désapprobation [de George V] allait à la Russie soviétique» et qu'il partageait cette désapprobation.

Édouard, à peine monté sur le trône d'Angleterre, entreprit, fin avril 1936, une tournée en Galles du Sud. Les charbonnages y étaient en déclin et le chômage y faisait rage. «Quelque chose devrait être fait», déclara-t-il publiquement, et cette déclaration apparut comme une déclaration de guerre à l'encontre du gouvernement. Celui-ci ne le lui pardonnerait pas.

À l'époque, il avait déjà entamé sa liaison avec Wallis Simpson. C'était une Américaine, divorcée d'un officier de marine et remariée à un riche homme d'affaires, d'un an la cadette du Roi. Aux yeux de l'*establishment*, il s'agissait d'une aventurière : la rumeur lui attribuait de nombreuses liaisons, notamment avec Galeazzo Ciano, le gendre de Mussolini, qu'elle aurait connu à Shanghai en 1925. On la disait à présent proche de Joachim von Ribbentrop.

Ce dernier, nommé ambassadeur d'Allemagne au Royaume-Uni cette même année 1936, avait rencontré Édouard, alors prince héritier, dès le mois de juin de l'année précédente, à l'occasion d'un déjeuner donné par Lady Cunard, épouse de l'héritier des paquebots américains Cunard et proche de ces membres de l'*establishment* qui, tels Lord Rothermere et Lord Lothian, prônaient un rapprochement entre le Royaume-Uni et le *Reich*. Quelques jours plus tard, le 11 juin 1935, Édouard avait pris la parole lors d'une réunion de la British Legion, association des vétérans de la Grande Guerre qui se préparaient à visiter l'Allemagne nouvelle. Il avait déclaré à cette occasion qu'« il n'y avait aucune catégorie d'hommes aussi indiquée pour tendre aux Allemands la main de l'amitié que nous, anciens soldats, qui les avons combattus et qui avons tout oublié de cela... »

Ribbentrop allait s'attribuer tout le mérite de cette déclaration. Indûment : on la doit plutôt, semble-t-il, à l'influence exercée sur le prince de Galles par l'ambassadeur Leopold von Hoesch, son prédécesseur, un aristocrate allemand lié à l'héritier du trône et militant en faveur du rapprochement avec l'Allemagne.

Dans ses mémoires, Édouard qualifie Ribbentrop d'opportuniste. C'est pourtant, dit-il, la seule des personnalités qu'il a reçues fin 1936 à Buckingham à avoir gardé quelque « relief » dans sa mémoire, alors que l'entretien, en présence d'Anthony Eden, se serait résumé « à un simple échange de compliments stéréotypés ».

À en croire Bruce Lockhart, diplomate et agent du renseignement britannique, Édouard ne faisait pas mystère de ses sympathies : « Le prince de Galles était très pro-Hitler et déclarait que ce n'était pas notre rôle d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Allemagne, qu'il s'agisse des Juifs ou de toute autre chose. Il ajoutait que les dictateurs sont très populaires de nos jours et que

nous pourrions bien en avoir besoin en Angleterre avant longtemps.»

Ce dernier point rapproche une nouvelle fois Édouard de son contemporain Léopold III de Belgique, également tenté par une forme d'antiparlementarisme, ainsi qu'il ressort du *Testament politique* de ce dernier, rédigé le 25 janvier 1944. Le roi des Belges, indiquant que la guerre conduisait à «l'enfantement d'un ordre nouveau», concluait que «la Nation n'admettra pas un retour pur et simple aux errements de l'avant-guerre. Elle désire que le Pouvoir soit exercé par des hommes intègres et compétents qui cessent d'estimer le bien général à la mesure des intérêts de parti...»

Lors de l'accession de son ami Édouard au trône d'Angleterre, le duc de Cobourg écrivit à Hitler : «Le roi Édouard est bien décidé à concentrer entre ses mains les charges du gouvernement, même s'il a reconnu qu'en Angleterre ce n'était pas chose facile. Pourtant, la situation politique générale, et particulièrement celle de l'Angleterre, lui en donnera peut-être l'occasion. Mais sa résolution sincère de favoriser un rapprochement entre l'Allemagne et l'Angleterre se heurterait à davantage encore de difficultés si on la rendait publique prématurément...»

On peut dès lors se poser la question : le gouvernement britannique, s'il avait décelé dans le nouveau roi un ennemi du parlementarisme comme un sympathisant de l'Allemagne nazie, n'avait-il pas sciemment conduit le monarque en direction de l'abdication, au prétexte du mariage «scandaleux» qu'il s'était mis en tête de conclure avec Wallis Simpson ?

C'est la thèse de Ribbentrop – et, semble-t-il, celle d'Hitler également –, ainsi qu'il ressort des propos que tint le ministre des Affaires étrangères du *Reich* au maître-espion Walter Schellenberg en juillet 1940 : «Le duc de Windsor était l'un des Anglais les plus avertis qu'il ait rencontrés, l'esprit ouvert aux questions sociales et possédant les idées les plus saines qui soient. Voilà précisément ce qui avait déplu à la clique gouvernementale ; l'histoire du mariage avait procuré un excellent prétexte pour mettre à l'écart cet ami loyal et fidèle de l'Allemagne. Toutes les questions de tradition et de cérémonial qui avaient été soulevées étaient tout à fait secondaires.»

Le point de vue adopté en Allemagne était-il erroné ?

Édouard lui-même semble avoir compris, lorsqu'il rédige ses mémoires en 1951, qu'il s'était fait piéger par son Premier ministre, Stanley Baldwin. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« Le souvenir que j'en ai gardé moi-même n'est pas celui d'un généreux Premier ministre essayant d'aider son souverain à sortir d'une situation inextricable, mais plutôt d'un politique impitoyable, décidé à retailler sa royale victime à la mesure du lit de Procuste des conventions. »

Lorsqu'Édouard VIII proposa la solution d'un mariage morganatique, qui lui avait été soufflée par son ami Esmond Harmsworth et selon laquelle Wallis recevrait le sacrement du mariage mais pas le titre ni le rang de reine, Baldwin lui demanda simplement : « Sire, voudriez-vous que j'examine la proposition officiellement ? » Édouard, ayant répondu par l'affirmative, vit le piège se refermer : le Premier ministre allait dès lors soumettre cette proposition au Cabinet ainsi qu'aux Dominions.

La réponse de ceux-ci serait, comme attendu, négative. D'autant que Baldwin les consulta en des termes qu'Édouard qualifierait de draconiens : « Approuveriez-vous un mariage morganatique du Roi ? Ou, si le Roi insiste pour se marier, conseillez-vous l'abdication ? »

Les ministres britanniques, consultés « à peu près dans les mêmes termes » par Baldwin, se prononcèrent à l'unanimité « contre le mariage ». Selon Édouard, le Premier ministre ordonna à la presse d'adopter la même position.

Enfin, le 1^{er} décembre 1936, l'évêque de Bradford, A. W. F. Blunt, parla publiquement du manque d'assiduité du souverain à l'église, ce qui, aux dires de ce dernier, constitua « l'étincelle qui mit le feu aux poudres ».

Il est significatif que le duc de Windsor soupçonnât, en 1951, cette étincelle d'avoir été allumée... par Moscou : « Je n'avais jamais entendu parler du docteur Blunt. À la lumière des conséquences historiques de sa soudaine initiative, il peut être intéressant de noter que je ne devais pas relire son nom avant le printemps de 1950 : je lus alors dans la presse anglaise qu'il avait été attaqué à la Chambre des Lords, comme un des dirigeants d'une étrange organisation appelée "Conseil du clergé et des ministres du culte

pour la propriété collective” qui était, assurait-on, un instrument d’infiltration communiste dans l’Église. L’histoire est faite de données de ce genre.»

Sur la suggestion de Wallis, Édouard, contraint à l’abdication par des forces qui le dépassaient, souhaita alors s’adresser directement au peuple anglais, à la radio, pour sonder ses intentions à son égard. Son « ami » Churchill, de même que Lord Beaverbrook l’en dissuadèrent cependant : procéder de cette façon reviendrait à creuser un fossé infranchissable entre l’institution monarchique et le Parlement, en risquant de donner naissance à un véritable « parti du Roi ».

Le pays, à l’occasion de cette crise, était en effet en proie à des troubles sociaux, où Sir Oswald Mosley, le chef des fascistes britanniques, joua un rôle considérable. L’atmosphère de guerre civile larvée qui s’installa en Angleterre ne va pas sans évoquer les troubles qui secoueraient la Belgique en 1950, précisément lors de la tenue du référendum où la population belge serait consultée au sujet de retour du roi Léopold III sur le trône.

Édouard VIII, en butte à l’opposition du Parlement, des Dominions, de la presse et de l’évêque de Bradford, lâché même par ses amis, se résolut, la mort dans l’âme, à signer l’acte d’abdication, fait unique dans l’histoire de la monarchie anglaise, le 10 décembre 1936. Le 12, il quittait la Grande-Bretagne, non sans s’être adressé au peuple britannique, cette fois dans une brève allocution où il expliqua qu’il renonçait au trône pour rester auprès de la femme qu’il aimait (Churchill aurait revu ce discours pour en modérer le ton). Si les mémoires rédigés en 1951 s’arrêtent là, l’histoire d’Édouard, elle, se poursuit.

Entra alors en scène un personnage sulfureux : Charles Bedaux. Ce richissime homme d’affaires américain était en réalité un ingénieur français très tôt exilé aux États-Unis, où il officia, lors du premier conflit mondial, en tant qu’agent du renseignement allemand. Il se suiciderait en mars 1944 après avoir été longuement interrogé par le FBI sur ses rapports avec l’Allemagne. Entretemps, il avait fait fortune, aux États-Unis puis en Europe, en mettant au point le « système Bedaux ». Cet outil permettait à de grandes entreprises de mesurer avec précision les performances de leurs ouvriers et employés afin d’augmenter le rendement de

ceux-ci via primes et sanctions. Bedaux comptait Ford et Du Pont, deux entreprises dont les propriétaires sympathisaient avec le national-socialisme, parmi ses meilleurs clients. En Allemagne, où son système fut accueilli à bras ouverts par les dirigeants du nouveau régime, il possédait une résidence à Berchtesgaden, le fief d'Hitler et du premier cercle du pouvoir nazi.

C'est cet homme qui, à la fin du printemps 1937, mit l'une de ses nombreuses propriétés, le château de Candé, dans les environs de Tours, à la disposition du duc de Windsor, comme on l'appelait désormais, et de Wallis Simpson, en vue de leur mariage. Après la cérémonie, qui eut lieu le 3 juin 1937 sous un soleil que la presse qualifia de « royal », le couple partit en voyage de noces en Autriche, après un crochet par l'Italie. À Venise, Édouard adressa le salut fasciste à la foule venue accueillir le couple.

Bedaux, en Autriche, informa le duc et son épouse d'une invitation à visiter l'Allemagne nazie émanant de Robert Ley, le ministre responsable du Front du travail. Un voyage aux États-Unis devait suivre, pour faire bonne mesure. Le 3 octobre 1937, le communiqué suivant fut transmis à la presse : « Son Altesse royale informe le public que la duchesse de Windsor et lui vont se rendre prochainement en Allemagne et aux États-Unis dans le but d'étudier les conditions de travail et de logement dans les deux pays. » C'est à nouveau la « fibre sociale » d'Édouard, celle-là même qui l'avait fait réagir au sort misérable des mineurs gallois, qui était mise en avant.

Le 11 octobre, Ribbentrop accueillit l'ex-souverain et son épouse en gare de Berlin, en compagnie d'autres dignitaires du régime. L'ambassadeur anglais, Sir Neville Henderson, s'était diplomatiquement mis en congé.

Les jours qui suivirent, Ley fit visiter différentes usines à Édouard, permettant à l'ex-souverain de juger de la réussite économique du *Reich*. Un dîner réunit les époux Windsor, dans la villa du ministre, en présence des époux Hess, Himmler, Schacht et Goebbels.

Édouard, en visite à l'école de formation SS de Crossensee, se fendit d'un salut nazi en présence d'Himmler.

Le 14 octobre, les Windsor furent reçus par Goering dans sa somptueuse propriété de Carinhall. Édouard, rapporte l'inter-

prête d'Hitler Paul-Otto Schmidt, s'enthousiasma pour le gigantesque réseau de trains électriques miniatures installé dans les combles de la résidence du *Reichsmarschall*.

Dusseldorf, Leipzig accueillirent ensuite le couple princier, la presse britannique occultant soigneusement les nombreux saluts effectués le bras tendu par Édouard à l'adresse des foules allemandes. Ce dernier s'extasia publiquement, au micro : « Ce que j'ai vu en Allemagne, je l'avais cru jusqu'à aujourd'hui impossible [...] derrière tout cela il y a un seul homme et une seule volonté. »

Clou du voyage, les Windsor se rendirent, le 22 octobre, à Berchtesgaden, où le *Führer* leur fit les honneurs de sa résidence, le Berghof. L'interprète, Schmidt, rabroué par le duc, qui s'exprimait en allemand, affirme dans ses *Mémoires* publiés en 1949 : « En dehors de quelques mots élogieux pour les mesures sociales [prises par le régime], le duc n'aborda absolument aucun sujet politique. »

Deux témoignages contredisent celui-ci. Le premier émane de Sir Dudley Forwood, unique écuyer du duc, de son abdication à l'éclatement de la guerre en 1939, qui déclare : « Je me rappelle avec précision comment la conversation commença. Mon maître dit à Hitler : "Les races allemande et britannique ne font qu'une. Elles ne devraient jamais faire qu'une. Elles sont l'une et l'autre d'origine hunnique." Je crains que mon maître n'ait oublié la conquête normande. »

Il semble en outre qu'une conversation en aparté ait eu lieu entre l'ex-roi et le dictateur, durant une vingtaine de minutes. Édouard lui-même s'exprimerait à ce sujet le 13 décembre 1966, dans les colonnes du *Daily News* de New York et du *Chicago Tribune* : « Au dernier moment, Hitler nous invita dans son sanctuaire à Berchtesgaden. La raison évidente pour laquelle je m'étais rendu en Allemagne était que je voulais me rendre compte par moi-même de la façon dont le national-socialisme se débrouillait en matière de logement et de bien-être pour les travailleurs, aussi je tentai de limiter ma conversation avec le *Führer* à ces sujets, ne voulant pas qu'il m'entraîne dans une discussion politique. Hitler, de son côté, parlait beaucoup mais je compris qu'il ne me montrait que le sommet de l'iceberg allemand. Par des voies détournées, il m'incitait à penser que la Russie communiste était notre

seul ennemi, et qu'il était dans l'intérêt de la Grande-Bretagne, comme dans celui de l'Europe, d'encourager l'Allemagne de se battre à l'Est et d'écraser une fois pour toutes le communisme. Hitler était alors au sommet de sa puissance. Son regard perçant exerçait une influence magnétique. Je l'avoue franchement, il était convaincant. Je l'ai cru lorsqu'il laissait entendre qu'il ne cherchait pas le conflit avec l'Angleterre. [...] Je reconnais à présent que, comme bien trop de gens de bonne volonté, j'ai laissé mon admiration pour le bon côté du caractère allemand m'aveugler sur ce que faisait le mauvais côté. Je pensais que nous pouvions rester assis sur la barrière, en spectateurs, pendant que les nazis et les rouges s'étriperaient. De toute façon, la tâche la plus urgente que j'envisageais alors, comme tous les Européens convaincus de ma génération, qui s'étaient battus pendant la Première Guerre mondiale, c'était d'empêcher un autre conflit entre l'Allemagne et l'Occident, qui pourrait mettre fin à notre civilisation.»

Cette dernière idée, exprimée en 1966, ne fait-elle pas écho à la réflexion désabusée qui ouvrait les mémoires du duc de Windsor en 1951 au sujet des « deux guerres mondiales et des bouleversements sociaux dont elles ont été suivies, qui ont rompu la trame de la civilisation occidentale » ?

Rentrant d'Allemagne en France, Édouard ne put mener à bien le voyage projeté aux États-Unis. Une bonne part de la presse américaine s'était en effet déchaînée à l'encontre de la complaisance montrée par le duc envers le régime nazi (la visite effectuée par Léopold III à Berchtesgaden, le 19 novembre 1940, serait également interprétée comme un acte d'allégeance du souverain belge vis-à-vis du *Führer*). En outre, Charles Bedaux, promoteur de la tournée américaine après avoir été celui du séjour dans le *Reich*, devait soudain faire face, aux États-Unis, à une virulente campagne de dénigrement de ses méthodes, dénoncées par les syndicats comme conduisant au « travail forcé » dans les entreprises. Il envoya le 9 septembre 1937 un télégramme au couple Windsor, qui séjournait à l'hôtel Meurice à Paris, leur indiquant qu'il renonçait à organiser leur voyage.

En mars 1938, Hitler pénétrait sans coup férir en Autriche, qu'il annexait, avant d'annexer une partie de la Tchécoslovaquie en

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I Édouard VIII (1894-1972)	7
II Leni Riefenstahl (1902-2003)	25
III Martin Heidegger (1889-1976)	35
IV Henry Ford (1863-1947)	47
V Charles Lindbergh (1902-1974)	57
VI Robert Brasillach (1909-1945)	69
VII Amin al-Husseini (1895-1974)	79
VIII Benito Mussolini (1883-1945)	87
IX Léon Degrelle (1906-1994)	99
X Knut Hamsun (1859-1952)	113
XI Alois Hudal (1885-1963)	119
XII Howard Phillips Lovecraft (1890-1937)	127
Conclusion	133
Notes et références	137
Bibliographie	155
Remerciements	159